

Olivier Adam

Chanson de la ville
silencieuse

roman

Flammarion

« Je suis au marécage interne
l'appartement où tout se noie
Chanter est façon d'être nu
Chanter est ma façon d'errer. »

Jean-Louis MURAT

I

Le fond des fleuves

Tout ici succombe à l'inclinaison. Les tuiles orange coulent en cascades, ruissellent des ruelles, se suspendent aux abords des belvédères, puis replongent vers le fleuve. La ville entière semble s'y glisser peu à peu, se couler dans ses eaux bleu nuit, y sombrer sans fin. Sous la surface opaque, j'imagine des quartiers anciens. Des palais délabrés engloutis par les flots. Enlisés dans les sables.

Je claque la porte de la chambre un peu triste, descends trois étages de bois sombre, murs recouverts de papier peint gondolé, se décollant par endroits, percés d'appliques grésillantes. Derrière le comptoir de la réception, une femme vêtue de noir me sourit. Veille sur sa constellation de clés. Je quitte l'hôtel et débouche dans la lumière acide du printemps. Les escaliers s'effondrent en douceur. Je les dévale sans hâte, les yeux brûlés, aspirée par l'océan lointain, à peine entravée par les allées

CHANSON DE LA VILLE SILENCIEUSE

courbes, enserrées par les façades décrépies où s'effrite un nuancier fané d'azulejos.

Un promontoire me retient. De l'asphalte surgissent des arbres mauves, dévorés de ciel. L'estuaire se déploie en contrebas, lacéré de rubans turquoise, virant au gris aluminium à la faveur d'un nuage. Puis de nouveau la ville s'abandonne.

Plus rien ne s'oppose.

Tout consent à la noyade.

Au hasard d'un lacet, une place en triangle. Ici aussi tout décline. Les pavés irréguliers tentent d'épouser la pente. D'arbres en lampadaires courent des guirlandes de fanions, d'ampoules multicolores. Quelques tables branlantes, cernées de chaises instables, sont jetées là comme au hasard. Une devanture écaillée, surmontée d'un bandeau de bois lézardé signale un café. De la salle sombre, étagères chargées de trophées sportifs astiqués du jour, murs constellés de photographies signées, Cristiano Ronaldo cheveux huilés par le gel, s'échappe une chanson languide. À l'ombre des arbres, des types en sandales, bermudas et tee-shirts, cheveux en pagaille et barbe de six jours, sirotent des rhums arrangés en attendant la fin du monde, sans inquiétude apparente. Je prends place et les imite, me laisse bercer par l'alcool. Les lèvres couvertes de sucre et de vanille, me noie dans la douceur de leur langue,

LE FOND DES FLEUVES

dont je ne saisis rien, pas le moindre mot. Je regarde l'heure. Comme hier la nuit sera longue à venir. Rien ne la presse. Aucun agenda, aucune occupation.

Cela fait trois jours que je sillonne ainsi la ville, trois jours que je dérive au hasard en attendant qu'à la brune les restaurants se remplissent. Alors j'arpente les rues confites dans la lumière dorée, le trouble orangé des réverbères, me cogne au flot des touristes, des passants éméchés, seulement guidée par des lambeaux de musique dont je cherche la source, traquant leur origine jusqu'à la prochaine terrasse où s'attablent les dîneurs, le bourdon des conversations ne laissant qu'un mince filet de son au musicien qui joue pour eux, enchaîne deux ou trois morceaux avant de tendre sa casquette pour y cueillir quelques pièces, puis disparaît dans les ruelles, sa guitare à la main, en quête d'une autre place, d'un autre bar. Aux serveurs, aux patrons, aux clients, je montre les photos. La plupart haussent les épaules. De temps en temps un type acquiesce, oui, il l'a déjà vu mais pas ce soir, ni ces derniers jours. Personne n'en sait beaucoup plus. Il

arrive de nulle part, armé de son instrument et d'une chaise pliante, s'installe et commence à chanter, les yeux fermés. Des vieilleries en anglais. Parfois en italien ou en portugais. Des chansons en français, aussi. Quand il a fini, il adresse un petit signe au patron, aux gens attablés, sourit doucement aux applaudissements et repart sans un mot. Sans même demander d'argent.

Et c'est beau ?

Beau ? Ce n'est pas simplement beau, c'est déchirant. Beau et déchirant, me répond l'homme au comptoir du restaurant argentin. Il est chauve et une épaisse moustache ombre ses lèvres. Je lui laisse mon numéro, lui demande de m'appeler s'il réapparaît.

Vous êtes de la police ? me lance-t-il sur le ton de la blague, son français chuintant sous l'accent lisboète.

Je lui offre un maigre sourire suppliant. Il hoche la tête et je m'enfuis sans un mot, traverse la salle où s'activent des serveurs. Leur beauté, le soin qu'ils portent à leur allure trahissent l'alimentaire, le boulot d'appoint en attendant un rôle, un contrat, la bonne rencontre, le bon moment. Le patron me rattrape, me ralentit d'une main sur l'épaule.

Il joue souvent en contrebass du Bairro Alto, me souffle-t-il comme on partage un secret. Praça das

CHANSON DE LA VILLE SILENCIEUSE

Flores. Trois restaurants s'y alignent face à un square arboré. Le gérant du plus modeste est un ami, je peux venir de sa part.

Un mois plus tôt, j'étais à Paris et ils avaient atterri l'après-midi même. Ils m'attendaient à la terrasse du café où nous avons nos habitudes. Sur les tables les bougies vacillaient dans leurs photophores rouges et bleus. La nuit déposait son filtre sur la ville, en adoucissait les contours.

Alors, Lisbonne, c'était bien ?

Ils se tenaient la main en souriant. Oui c'était bien. Cette beauté décatie. Cette langueur féroce. Tiens c'est drôle on a croisé ton père, a fait Théo en me tendant son portable. La photo était un peu floue. Dans le halo d'un lampadaire, un homme jouait de la guitare. Sa bouche entrouverte suggérait une chanson. Une place se devinait, ou une terrasse, d'où l'image était prise. J'ai effleuré l'écran, zoomé sur le visage, suis revenue au plan large. J'ai scruté les vêtements : c'était un musicien des rues vêtu comme un prince. Des santiags élimées émergeaient deux jambes maigres, serrées dans un pantalon noir. Une veste de velours patiné oscillait

entre le prune et le bordeaux. La chemise à motifs délicats disparaissait un peu sous le foulard de soie. Un chapeau noir assombrissait le visage émacié. Joux creuses et ridées, lèvres fines qu'encadraient deux fossettes aussi longues que profondes, nez d'aigle et yeux de loup.

T'as vu. C'est fou. C'est son sosie en vieux.

Je lui ai rendu le téléphone en acquiesçant. C'est vrai qu'il lui ressemblait. Une version un peu plus usée de lui-même. Du portrait qui s'est figé à l'heure de son retrait. Plus encore que Théo ne semblait le croire. Comment aurait-il pu en être autrement. Personne ne l'a plus vu depuis quinze ans. À part le fameux cliché au fusil, le regard halluciné, le torse maigre, la mise hirsute. Personne ou presque depuis qu'il a mis un terme à sa carrière. S'est reclus dans sa maison là-bas. N'acceptant aucune visite sinon la mienne de temps à autre. Se muant en ermite, en fou mystique, en alcoolique délabré, en artiste maudit, au fil des rumeurs, au gré des versions. Une panoplie de légendes urbaines qui ne s'est jamais vraiment fanée malgré les années. Qu'a encore ravivé l'annonce de son décès. Ses vieux tubes passent toujours sur les ondes. Son nom ne dit plus grand-chose aux plus jeunes mais il reste gravé dans la mémoire de toute une génération. Chacun a un souvenir, une anecdote liée à une de ses chansons. Et on ne compte plus les

LE FOND DES FLEUVES

chanteurs, émergeant ces temps-ci ou plus installés, citant son nom au titre de leurs références, vouant un culte à ses compositions les plus sombres, les plus opaques, les plus tortueuses, celles-là mêmes qu'il considérait comme essentielles mais que les radios ne programmaient jamais, celles-là mêmes que les directeurs artistiques rechignaient à garder sur les albums. Aujourd'hui on les exhume, on se les repasse comme des secrets bien gardés. Quand je lui en parlais les derniers temps, il minimisait, se contentait de hausser les épaules. Tout cela était derrière lui désormais, disait-il. Une vie ancienne, périmée. Qui ne l'intéressait plus. Quant à ces jeunes chanteurs qui l'invoquaient à tour de bras, il les soupçonnait de moins aimer ses chansons que le personnage, ou l'idée qu'ils s'en faisaient. Le parcours. L'attitude. Le dernier disque. Crépusculaire. Radical. La disparition volontaire. La réclusion. Le silence définitif.

Quelques verres plus tard, embrumés par l'alcool, ce même soir à Paris, nous marchons au hasard et Sofiane me tient par le bras. Le long des rues silencieuses, tendus vers un ciel sans étoiles, les arbres se frottent aux pierres blondes des immeubles. Des escaliers plantés de lampadaires s'enfoncent dans la nuit, croisent des rues bordées de murs de pierre où s'accrochent des lianes de vigne vierge. Aux façades des hôtels particuliers s'allument des fenêtres cosues. Des tableaux s'y décadrent, au milieu de bibliothèques aux livres serrés. À l'arrière, se devinent des jardins plantés de grands arbres dévorés de lierre. Sur les piliers bordant les lourds portails veillent des aigles de plâtre, une chouette, un mystérieux bestiaire nocturne. Allée des Brouillards, nous faisons une halte. Quatre magnolias éteints camouflent une folie. Adossé aux balustrades de pierre blanche, une cigarette aux lèvres, Théo rit pour un rien, veut aller danser. Gagner les Abbesses par la rue

d'Orchamp puis fondre sur Pigalle. Il insiste mais je ne suis pas d'humeur. Tu l'es rarement, déplore-t-il. Et c'est vrai au fond. Je n'ai jamais été du genre à danser sur les tables. Ils me sourient, me jugent incorrigible, ne semblent pas deviner que ce soir c'est autre chose. Autre chose que l'effacement qui me tient lieu de caractère. En dépit duquel, et pour quelles raisons au fait, ils m'entourent d'une affection jamais démentie, m'entraînent dans leur sillage depuis que les hasards de nos vies professionnelles nous ont fait nous rencontrer. Je me demande souvent ce qu'ils me trouvent. Je me le demande en toutes circonstances, d'ailleurs. Envers tous et chacun. Tous ceux qui un jour ont eu la délicatesse de se pencher sur mon cas, de m'accueillir dans leur vie. D'y aménager une place.

Arrivée devant chez moi je les laisse rejoindre leur nuit sans repos, leur vie d'insomniaques. Un peu plus tôt dans la soirée, je ne leur ai rien dit après leur avoir rendu le téléphone, tandis que l'écran s'éteignait de lui-même et que le sosie de mon père se fondait dans le noir sidéral. Ils savent si peu de moi. Se contentent du peu que je leur donne. Nos babillages, nos sarcasmes, nos plaisanteries acides. Des verres en terrasse, des films côte à côte dans l'obscurité des salles. Nos pas dans les salles d'exposition. Nos regards échangés aux balcons des théâtres. Nos soirées dans des appartements baignés d'alcool et de musique. Affalés sur

CHANSON DE LA VILLE SILENCIEUSE

des canapés où ils m'encadrent, me protègent. Mes si frêles et gracieux gardes du corps. Sofiane aussi brun et doux que Théo peut être blond et aigu. À demain, leur dis-je en me demandant où ils puisent l'énergie de veiller jusqu'aux petites heures, puis de se présenter le matin au bureau, lourdement cernés mais toujours légers, alanguis, sourires usés, nimbés de douce fatigue. Je les regarde s'éloigner dans les rues de Montmartre, fiévreux et déjà dansants, pris dans la gaîté de l'ivresse, se tenant par la main et penchant parfois la tête pour la poser sur une épaule.